

JEUNES ET CULTURES :
DIALOGUE FRANCO-QUÉBÉCOIS

Table des matières

Introduction : Retour sur la rencontre jeune(s) et culture(s)	1
Sylvie Octobre et Christine Dallaire	

PARTIE I

LE TEMPS LONG - ÉVOLUTIONS GÉNÉRATIONNELLES DES PRATIQUES CULTURELLES

CHAPITRE 1

Les pratiques culturelles en France Bilan d'un demi-siècle d'observation	27
Olivier Donnat	

CHAPITRE 2

Usages du temps culturel à travers les générations	47
Gilles Pronovost	

PARTIE II

TRANSFORMATIONS DES RAPPORTS À LA CULTURE DES JEUNES GÉNÉRATIONS

CHAPITRE 3

Dynamique générationnelle et reconfiguration de la norme de légitimité culturelle	71
Philippe Coulangeon	

CHAPITRE 4

Les jeunes et la culture, une affaire de génération?	91
Jacques Hamel et Gabriel Dulude	

CHAPITRE 5

- Préadolescence : le rôle de la culture dans l'autonomie
culturelle et individuelle 109

Hervé Glevarec

CHAPITRE 6

- L'autonomie par la mobilité :
Pratiques culturelles d'exploration 131

Julie-Anne Boudreau

PARTIE III

MÉDIATIONS ET POLITIQUES CULTURELLES CIBLANT LES JEUNES

CHAPITRE 7

- Éclairer l'analyse des pratiques culturelles par l'école :
l'enseignement de la musique au collège 149

Florence Eloy

CHAPITRE 8

- Éducation, jeunes et musiques émergentes à Montréal.
Travail pédagogique et production de la relève
d'une culture jeune 167

Martin Lussier

CHAPITRE 9

- La réception des actions de médiation culturelle.
Le cas des dispositifs « d'éducation à l'image »
destinés aux lycéens 185

Tomas Legon

CHAPITRE 10

- La médiation culturelle au cœur des transformations
de la participation culturelle des « jeunes » au Québec 203

Anouk Bélanger

Conclusion

- Une rencontre et au-delà... 221

Sylvie Octobre et Christine Dallaire

- Notices biographiques 231

Chapitre 6

L'autonomie par la mobilité: Pratiques culturelles d'exploration

Julie-Anne Boudreau

— *Alors, comment tu les vois, ces jeunes-là, qui n'explorent pas comme toi? Est-ce que tu as l'impression de savoir quelque chose de plus qu'eux? Qu'est-ce qui est « précieux »?*

— *Bien... précieux... ce, c'est juste... Ça peut aider à la culture, c'est plus connaître le monde, puis ça peut aider plus tard, si tu veux [...]. Parce que tu connais les place où aller, sinon c'est plus pour le fun, puis à Laval y'a rien à voir. Montréal c'est plus divertissant.*

(Pierre, 16 ans, Laval-des-rapides, 2008)

J' ai rencontré Pierre alors qu'il terminait sa dernière année à l'école secondaire dans une banlieue de Montréal. Il passait ses fins de semaine à vélo, traversant seul le pont qui sépare Laval de Montréal pour aller « explorer » comme il m'expliquait, des lieux qu'il ne connaissait pas. Les pratiques de mobilité dans l'espace virtuel et dans l'espace physique sont étroitement liées à l'acquisition de l'autonomie et peuvent apparaître en elles-mêmes comme des pratiques culturelles : c'est ce que je souhaite

développer ici afin de proposer des pistes de réflexion pour repenser l'idée de transition vers l'âge adulte à travers l'idée des espaces de l'autonomie juvénile.

La mobilité est un phénomène sociologique et culturel au cœur des processus de globalisation qui travaillent le monde depuis quelques décennies. Les exigences de flexibilité de la main-d'œuvre, les progrès technologiques, la multiplication des choix individuels sont autant de facteurs qui incitent les gens à la mobilité. En effet, il est non seulement possible de se déplacer rapidement et à des coûts relativement accessibles, mais les multiples structures familiales (par exemple, monoparentales s'appuyant sur les ressources de la famille élargie, recomposées) sont éclatées sur plusieurs logements, souvent diffus dans plus d'une ville, voire continents. Ces structures familiales, dont on sait qu'elles tendent également à être reproduites d'une génération à l'autre, induisent des comportements de plus en plus mobiles (Bourdin, 2005). Par exemple, les enfants de familles recomposées, ayant l'habitude de vivre en alternance dans plus d'un logement, acquièrent généralement plus tôt que d'autres enfants la permission de se déplacer sans leurs parents ; ils ont également tendance à quitter le foyer familial plus tôt. Par ailleurs, la mobilité s'est également accrue avec les technologies de la communication et Internet : être mobile peut désigner des pratiques virtuelles et la construction d'espaces d'autonomie non physiques.

Dans les deux cas, être mobile c'est vivre une expérience spécifique qui façonne qui nous sommes et notre rapport au monde : à ce titre, la mobilité est une pratique culturelle et devient un capital socioculturel presque essentiel pour une bonne carrière (Kaufmann, 2008). Pensons, par exemple, aux

nombreux programmes gouvernementaux canadiens visant à faire voyager les jeunes (Jeunesse Canada Monde, ou Katimavik). Ces programmes ont pour objectif principal de procurer aux jeunes une expérience de travail et de vie qui augmentera leur employabilité. Mais au-delà du travail, être mobile permet d'ouvrir des espaces d'action autonome.

Si l'on définit la mobilité des jeunes non pas comme un déplacement d'un point A à un point B, mais comme une pratique culturelle d'exploration, se déplacer sur Internet ou dans la ville serait donc une façon de contester les contraintes parentales. Les déplacements, nous dit Simone (2005) à partir d'une étude sur les jeunes de Douala au Cameroun, permettent aux jeunes d'expérimenter de façon transversale, par la dispersion plutôt que le confinement. À Douala, il est important pour les jeunes de démontrer leur capacité à naviguer et leur disponibilité à s'engager dans diverses activités, de faire partie de plusieurs histoires, jeux, transactions. C'est un peu ce que font les préadolescents qui s'ouvrent un espace d'action sur Internet (Glevarec 2010).

Devenir quelqu'un, nous dit Simone, c'est pouvoir bouger, c'est acquérir la facilité d'opérer partout, c'est ne pas être connu comme le fils d'un tel, ou comme provenant d'un tel quartier. Dans ce contexte, « l'irrespect d'un sens confiné, dès lors, devient un élément clé de la construction de soi » (traduction libre, Simone, 2005 : 520). Circuler, ce n'est pas que traverser des espaces, c'est également déployer des tactiques multiples et surmonter des obstacles, sur Internet ou dans la rue, afin de se définir.

Pour Simone, la définition même de la jeunesse est volatile. Elle est ré-imaginée comme un état mobile et sans fin à cause du chômage, ce qui, à Douala, implique l'impossibilité de se marier et d'avoir des enfants. La jeunesse, c'est la prolifération de temps discordant et diffus, la juxtaposition d'espaces d'action autonome.

Ainsi, circuler, pour ces jeunes, permet de se forger une identité, de développer des compétences, de trouver des occasions « d'affaires ». C'est une façon de vivre contraire à celle prescrite par le « chemin tracé » du mariage et du travail formel. Le défi pour ces jeunes est de s'extirper des responsabilités du ménage familial pour demeurer ouverts à des alliances potentielles. Le but est de constamment s'insinuer dans la vie des autres, dans leurs réseaux, sans devenir trop dépendants. Les jeunes qui réussissent à faire ça acquièrent une certaine notoriété.

L'étude de Simone sur les jeunes à Douala et leur grand désir de mobilité (celle-ci étant perçue comme vecteur de notoriété et moyen alternatif

pour se faire une place dans la société compte tenu de l'impossibilité d'intégrer l'âge adulte par le biais du travail et du mariage) est particulièrement pertinente pour la réflexion sur la mobilité des jeunes dans la région montréalaise, même si le contexte socioéconomique et culturel y est très différent.

À l'aide d'illustrations issues d'une enquête menée à Montréal et à Laval avec des jeunes de 16-30 ans entre 2008 et 2010 et une enquête menée avec des jeunes de la même tranche d'âge à Montréal et Lyon en 2014¹, l'objectif est ici de réfléchir à la notion centrale de « transition vers l'âge adulte » en sociologie de la jeunesse par le biais des pratiques d'exploration culturelle que constitue la mobilité. Les pratiques de mobilité des jeunes leur donnent accès à des mondes qu'ils découvrent. Comprendre la manière dont s'ouvrent ces espaces d'autonomie et leurs effets sur les comportements des jeunes permet de concevoir la jeunesse non pas comme un âge transitoire entre l'enfance et l'âge adulte, mais bien plus comme un âge où commencent à s'ouvrir de nouveaux mondes et de nouvelles possibilités d'action.

1. L'AUTONOMIE DES JEUNES : DES ESPACES D'ACTION

Ce n'est pas juste de penser d'être indépendant en pensée, mais l'autonomie c'est de manière très concrète de pouvoir agir de manière indépendante. Moi je pense que c'est dans l'action que l'autonomie paraît.

(Claudia, 25 ans, Montréal, 2014)

Certains sociologues de la jeunesse insistent sur l'acquisition graduelle de l'indépendance par le biais de différents seuils de passage à l'âge adulte (Galland, 2011). On insiste dans cette lignée sur la façon dont le jeune arrive à trouver sa place dans la société. Chez d'autres sociologues, on insistera surtout sur l'ouverture d'un monde d'action autonome et différencié avec le soutien d'activités culturelles propres à la jeunesse. Ces sociologues

1. Certains passages sont repris du rapport de recherche du projet « Les pratiques de mobilité des jeunes et l'engagement socio-politique. Une comparaison de deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal » (Boudreau *et al.*, 2011). Des extraits d'entretiens menés en 2014 dans le cadre du projet « Évolution de la mobilité des jeunes : réponse à la crise ou tendance de fond ? Éléments de réponse à partir d'une comparaison Lyon-Montréal », financé par le Forum Vies mobiles, sont également utilisés (Ortar *et al.*, 2016)

s'intéressent plus aux pratiques de consommation de biens culturels symboliquement associés à la jeunesse. Ils apportent une nuance importante entre une sociologie axée sur la graduelle émancipation des pratiques contraintes par l'acquisition de l'indépendance adulte, et une sociologie axée sur la construction identitaire et les pratiques « sous-culturelles » par la création d'espaces autonomes comme par exemple la chambre à coucher ou les espaces de rencontre (Glevarec, 2010). Ce chapitre a pour objectif de positionner les pratiques de mobilité autonome des jeunes comme un vecteur d'ouverture de ces espaces d'action.

Claudia, citée en ouverture de cette section, parle de l'autonomie par l'action. Pour plusieurs des jeunes à qui nous avons parlé dans ces deux enquêtes montréalaises, l'autonomie passe plus par la transmission de savoirs et la confiance en ses capacités que par des rites spécifiques. Par exemple, une jeune femme de 29 ans nous explique que « c'est relié beaucoup à la confiance en soi et le sentiment de sécurité. C'est-à-dire que quand on se sent bien je crois que ça donne une bonne base pour prendre son autonomie » (Nathalie, 29 ans, Montréal, 2014).

Plusieurs travaux montrent la nuance fondamentale entre l'autonomie comme espace d'action et l'indépendance matérielle qui est généralement soulignée comme marqueur de l'âge adulte (Corsaro, 2001 ; Valentine, 1997)². Être autonome, nous dit Glevarec, c'est ouvrir un espace d'activités culturelles propres, où le jeune, en lien avec sa génération, peut désormais avoir des contacts avec le monde des adultes par le biais du marché des biens et par l'accès facilité à l'information et à l'actualité grâce aux nouvelles technologies. L'indépendance, en revanche, renvoie au refus de la dépendance matérielle. Ainsi, Glevarec montre que l'autonomie peut s'acquérir par des plus jeunes (dans le cas de ses travaux : les préadolescents), alors que l'indépendance concerne principalement les marqueurs de transition vers l'âge adulte étudiés par Galland (2011) et d'autres (Van de Velde, 2007).

En insistant sur l'autonomie qui peut arriver avant, pendant, ou après l'indépendance, Glevarec nous permet de faire sortir l'enfance de

2. Galland (2011) explique qu'aujourd'hui les jeunes valorisent plus les relations, « être avec », que l'activité (« faire avec »). Si les nouvelles technologies comme Facebook mettent effectivement en scène les relations (la popularité mesurée par le nombre d'amis), je ne vois pas la relation et l'action comme mutuellement exclusive. Ouvrir des espaces d'action ne se limite pas à des espaces d'activités. Ce n'est pas le « faire » qui compte dans ces espaces d'action, mais le fait de se constituer en *acteur*, ceci implique une mise en scène d'un soi qui agit en relation avec les autres.

l'hétéronomie (voir également Corsaro, 2001). En effet, la perspective linéaire de « passage » vers l'âge adulte s'appuie sur l'idée que les jeunes seraient des adultes incomplets, et donc hétéronomes. Il s'agit donc de « sortir l'enfance de l'incomplétude », une tendance qui trouve racine dans la philosophie politique libérale remontant à Kant, Rousseau et Locke (Sirota, 2006; Octobre et Sirota, 2013; James *et al.*, 1998). La philosophie politique libérale qui sous-tend nos sociétés démocratiques considère les enfants comme des sujets pré-politiques³. L'adolescence est vue comme un moment charnière pendant lequel l'individu apprend à contrôler ses pulsions corporelles, ses désirs et ses instincts afin de pouvoir se comporter correctement en public et acquérir la capacité à raisonner (Rasmussen, 2011).

Si la sociologie de la jeunesse axée sur les marqueurs de transition vers l'âge adulte ne s'attarde pas sur la philosophie politique, il y est tout de même implicite que l'indépendance financière, la décohabitation, ou l'arrivée du premier enfant résultent des choix raisonnés d'individus qui ont appris à « se contrôler » et « se comporter » en public. Ces marqueurs indiquent socialement que la personne s'est « insérée » dans la société adulte raisonnable. La norme selon laquelle l'individu est évalué est la norme adulte. Le jeune est donc considéré comme un adulte en devenir, ou un adulte incomplet. Il s'agit d'une perspective linéaire et développementaliste.

En revanche, l'approche par l'autonomie permet de mettre en lumière les pratiques. Concevoir l'autonomie comme un espace d'action brise la linéarité des approches de la transition. Un espace d'action est un lieu et un moment où il est permis d'agir de façon autonome. Becker *et al.* (1988) parleraient d'un monde sous-culturel procurant un horizon des possibles. C'est une métaphore qui n'est ni strictement spatiale ni simplement culturelle. Pour Becker, un monde est fondé sur la prise de conscience de l'existence des autres acteurs. C'est l'activité collective qui crée le « monde ». Autrement dit, un monde est un contexte d'action partagé et significatif (Nancy, 1997). Des espaces d'action autonome sont également des espaces que les jeunes confrontent, envers lesquels ils ont une opinion et pour lesquels ils peuvent faire des propositions (Pina-Cabral, 2013). Ces espaces d'action autonome ne sont jamais acquis définitivement; ils se construisent dans l'action, s'ouvrent, se referment et s'entre-ouvrent. Les premières pratiques de mobilité autonome ont cette signification affective pour les jeunes.

3. Durkheim dirait des « êtres infra-sociaux » puisqu'ils n'ont pas encore été socialisés.

L'approche de la jeunesse par les pratiques culturelles conduit à réfléchir sur ses espaces d'action, et donc sur l'autonomie, de façon horizontale. Plutôt que de comprendre les transformations des comportements des jeunes comme le résultat de transformations verticales dans les relations parents-enfants, les projets culturels des jeunes, telles leurs pratiques d'exploration et d'expérimentation, sont conçus comme des répertoires collectifs d'action entre pairs qui génèrent des processus situés de constructions identitaires (Wilkins, 2008).

L'autonomie dans nos sociétés libérales est une question d'autodiscipline (l'internalisation et l'adaptation de la norme) mais aussi de réalisation personnelle (de Courville Nicol, 2011). Il ne s'agit pas simplement de se discipliner pour s'insérer convenablement dans la société adulte, mais aussi d'être motivé, expérimental et créatif (Rasmussen, 2011). La philosophie libérale s'appuie en effet sur l'idée de liberté négative (ne pas empiéter sur l'action des autres en internalisant la norme adulte) qui est reprise par la sociologie des transitions vers l'âge adulte, mais aussi sur l'idée de liberté positive (l'enthousiasme et la motivation créatrice). Les espaces d'action que s'ouvrent les jeunes par leurs pratiques culturelles de mobilité permettent l'acquisition de cette liberté positive.

Dans son ethnographie du travail social auprès d'adultes vivant en hébergement assisté à Genève, Pattaroni (2007) analyse comment les travailleurs sociaux cherchent à « autonomiser » leurs « clients ». Si les jeunes ne sont pas tout à fait dans cette même situation hétéronomique, la comparaison dans la compréhension du processus d'autonomisation est éclairante. Pour les travailleurs sociaux, les individus hébergés doivent d'abord apprendre à passer du contexte familial du logement au contexte public. Ceci passe par trois processus.

D'abord, ces individus (tout comme les jeunes) doivent apprendre à maîtriser les interactions sociales. Ils doivent apprendre à maîtriser la façon dont ils apparaissent en public (l'internalisation de la norme). L'internalisation de la norme renvoie à la capacité d'agir de façon acceptable en public. Ceci ne se restreint pas au contrôle de son apparence publique, mais bien à la capacité d'agir avec précaution, c'est-à-dire de façon à ne pas surprendre son interlocuteur qui s'attend à certains comportements (Goffman, 1959). Chez les préadolescents, nous dit Glevarec, ceci se mesure souvent par la popularité.

Ensuite, ces individus (tout comme les jeunes, plutôt jeunes adultes dans ce cas-ci) doivent apprendre à maîtriser l'appareillage de la

contractualisation. Ils doivent se responsabiliser face aux règles officielles, apprendre à gérer leurs rapports à l'État (payer des factures, des impôts), apprendre à faire des choix et tenir promesse. Par exemple, Tania nous disait: « Mais pour moi quand je vais me sentir vraiment autonome c'est quand je vais vraiment... quand je n'habiterai plus chez mes parents et que je vais devoir moi-même faire mes placements. Quand mon nom va être genre partout là sur les documents officiels. Là pour moi c'est ça l'autonomie. » (Tania, 23 ans, Montréal, 2014).

Finalement, ces individus (tout comme les jeunes) doivent apprendre à maîtriser leurs motivations, ils doivent apprendre à s'enthousiasmer, canaliser cette volonté, s'intéresser à la société, se forger des projets, explorer. C'est sur ce point qu'insiste Glevarec dans son chapitre, et ce sur quoi je vais revenir ici en parlant de l'importance des pratiques de mobilité comme pratique culturelle de découverte et d'exploration.

2. DE LA CHAMBRE À COUCHER À LA RUE

Nos entretiens de 2014 montrent que se déplacer seul, acquérir une certaine indépendance financière et décohabiter sont importants pour l'autonomie (telle que définie par les interviewés), tout comme la possibilité de gérer l'organisation de son temps.

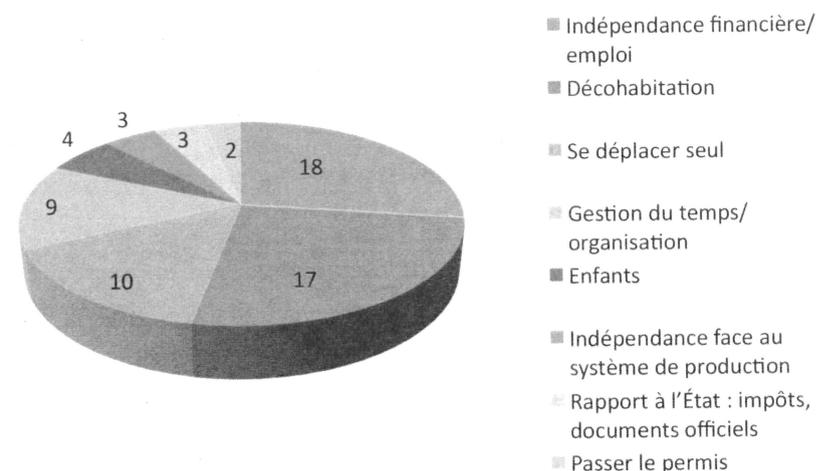
Chez ces jeunes de 16 à 30 ans, l'indépendance financière et la décohabitation sont de première importance pour définir l'autonomie. Cependant, en troisième place arrivent les pratiques de mobilité, qui peuvent procurer de l'autonomie même si le jeune est dépendant financièrement ou habite encore chez ses parents.

Glevarec, qui étudie une population plus jeune, montre que l'acquisition de l'autonomie par les pratiques culturelles mène à un certain paradoxe selon lequel la chambre à coucher (où le jeune se branche sur son monde culturel par Internet ou autre) amène une certaine sédentarisation. Les espaces d'autonomie que s'ouvrent les jeunes par ces pratiques culturelles sont physiquement très proches des parents puisqu'ils prennent vie dans la chambre à coucher. Cette sédentarisation est liée à une transformation des attitudes parentales face aux insécurités de la ville (Pain *et al.*, 2005; Katz, 2004). L'enfermement dans une chambre « digitale » et l'ouverture à la mobilité virtuelle transforment les rapports entre l'intime et le public. Être mobile, c'est se déplacer dans des espaces physiques tout autant que virtuels. Ces nouvelles technologies et les pratiques culturelles qu'elles engendrent

supposent également un nouveau rapport à l'espace public, sans toutefois éliminer le désir de mobilité physique chez les jeunes.

FIGURE 1
Nombre de répondants ayant mentionné ces éléments de définition de l'autonomie en entrevue, 50 répondants, Montréal et Lyon, 2014

Devenir adulte et autonome



Note: Le total dépasse 50 car certains répondants ont identifié plus d'un de ces éléments de définition de l'autonomie.

Pour le jeune, le désir d'autonomie et l'attraction de lieux inconnus poussent à bouger physiquement dans la ville. Se déplacer, physiquement ou virtuellement, signifie explorer: la découverte de l'inconnu et de soi-même. Les jeunes passent d'une situation sociale à l'autre; ils se déplacent pour aller à l'école, pour visiter la famille (plus souvent si leurs parents ne vivent pas ensemble), pour voir les amis, pour les loisirs. Parfois ils prennent le métro pour le simple plaisir, « parce qu'il y a beaucoup de filles avec qui draguer » nous dira Nico. Il semble que la situation sociale la plus significative pour leur construction identitaire soit liée à des déplacements effectués pour des motifs sociaux: visiter des amis, sortir en ville (bars, magasinages, flâneries). Dans chaque situation, ils explorent et expérimentent différentes façons d'être. Leur habileté à choisir leur destination est décrite par eux comme l'occasion de fuir la rigidité familiale, d'acquérir une certaine indépendance

financière (par les petits boulots), ou simplement de découvrir « comment c'est ailleurs ». Plus ils peuvent faire des choix de mobilité, plus ils sont ingénieux. Ils développent un sentiment de compétence, se sentent capables d'agir et légitimes à le faire. C'est ce que nous explique cette jeune femme :

- Ok, pis te souviens-tu de la première fois que tu l'as pris l'autobus ?
- Ben la première fois... Tout ce que je me souviens c'est que je voulais faire ma grande, pis sortir toute seule de l'autobus, tsé comme mon père en avant pis moi en arrière, toute seule. C'est ça que je me souviens, mais j'aimais ça. J'aime ça regarder les gens et puis observer qu'est-ce qu'ils font.
- Pis quand tu l'as pris pour la première fois toute seule en cachette, comment tu te sentais ?
- Grande !

(Marie, 20 ans, Montréal, 2009)

Les anthropologues culturels anglophones expliquent comment les voyages contribuent à se créer comme acteur social autonome, parce que celui qui vient d'arriver quelque part ressent généralement une certaine rupture, un déplacement de son identité (Clifford, 1988 ; Bhabha, 1994). Voyager, c'est se sentir déplacé (au sens affectif et identitaire), c'est donc s'explorer soi-même. Sophie, par exemple, a 20 ans. Lorsque je l'ai rencontrée, elle revenait d'une année au Maroc avec sa mère. Le voyage a eu une grande impression sur elle. Elle explique :

- Comme au Maroc, la première fois que je suis sortie dehors pour aller acheter des cigarettes à ma mère, j'ai vraiment eu peur, mais pour rien là, parce que c'est pas dangereux. Pis après ça c'est correct, faut s'habituer. Pis un moment donné tu te rends compte que...
- Mais quand tu t'habitues, qu'est-ce... à quoi tu t'habitues ?
- Ben à voir les gens, surtout, qui sont du quartier, et à se rendre compte que, ben il y a rien là. [...] Tu sais les gens ils te regardent, t'es blanc, pis y sont pas habitués à te voir, pis après ils s'habituent à te voir. Faque t'es plus un touriste, t'es plus un attrait, t'es comme un citoyen s'tu veux. Ben ça s'en va la peur là...

(Sophie, 20 ans, Montréal, 2009)

Nous pouvons interpréter les trajets à l'intérieur d'une même agglomération ou sur le web de façon similaire : pour un jeune en quête d'autonomie, aller au centre-ville ou dans un quartier inconnu, c'est explorer, c'est en quelque sorte voyager. C'est voir ce qu'il y a « dans la vie, là », nous dira une jeune fille rencontrée à Laval.

L'exploration que les jeunes mettent en œuvre dans leurs déplacements correspond à ce que Langevang et Gough (2009) appellent la « navigation sociale » (voir aussi Christiansen, Utas et Vigh, 2006), c'est-à-dire « une forme d'agentivité caractérisée par la capacité d'agir selon les contraintes et les possibilités immédiates et qui implique la capacité de narrer et d'actualiser un déplacement du présent vers un futur imaginé. » (traduction libre, Langevang et Gough, 2009 : 742). La mobilité, en d'autres termes, est une pratique culturelle d'expérimentation et de découverte de soi, de ses goûts, de ses désirs.

En découvrant de nouveaux lieux et de nouveaux visages, les jeunes ne font pas qu'expérimenter avec leur identité et diverses façons d'être, ils comparent également ces divers « mondes sociaux » (Becker *et al.*, 1988). On compare tous ce que l'on connaît avec ce que l'on découvre. Ces comparaisons sont souvent implicites ; on y accorde peu d'attention. Elles servent à organiser l'information, mais également à se situer par rapport aux autres. On compare logiquement (ce quartier est plus riche que le mien), mais aussi normativement (j'aime mieux la vitalité du centre-ville) et émotionnellement (je me sens mieux ici que là-bas). Ces comparaisons vernaculaires contribuent à la réflexion sur soi : Qui je suis par rapport aux autres ? Est-ce que je veux être comme ce que je vois maintenant ? Elles suscitent également l'analyse critique d'une situation. En apprenant ce qui existe « ailleurs », on voit différemment ce qui existe « chez soi ».

Ce processus comparatif fonctionne par réactions en chaîne à la suite d'une perception ou d'un sentiment à un moment donné : être témoin d'une dispute dans un wagon de métro, qui amène la pensée à une dispute avec sa propre mère, etc. Ces comparaisons sont habituellement filtrées par l'expérience personnelle. Par exemple, un jeune homme ayant voyagé en Europe et ayant décidé au retour de s'investir dans du bénévolat auprès des itinérants filtre sa comparaison des métros de Montréal et de Paris en fonction de cette sensibilité nouvellement acquise pour le sort des itinérants :

- Ben je trouve qu'à Paris il y en avait beaucoup plus. Comme il y a des itinérants dans le métro, beaucoup plus, il y avait des gens avec

des problèmes de santé mentale, dans le métro. À chaque fois que j'allais dans le métro à Paris, à chaque fois il y en avait un.

- Pis ça c'est plus dérangeant?
- Ben c'était... J'avais jamais vu ça à Montréal. Dans le fond, ici peut être qu'au tourniquet, ben ils les arrêtent là, ou un truc comme ça. Mais, ben je trouvais que c'était normal dans un sens.
- Tu veux dire là-bas à Paris?
- Ouais.
- Pourquoi c'était normal?
- Ben c'est comme un refuge. Tsé, tsé, entre être dehors et dans le métro dans le fond, peut-être qu'ils ont envie d'être dans le métro, ils sont tranquilles.

(Joël, 19 ans, Montréal, 2009)

Les éléments comparés se déplacent souvent d'une échelle spatiale à une autre, du passé vers le présent ou le futur, de la situation dont la personne est témoin à ses propres aspirations. Ce n'est pas un processus conscient, mais l'accumulation de telles comparaisons vernaculaires constitue une expérience riche en questionnement pour le jeune et contribue à filtrer l'analyse de son milieu, forger son identité et éventuellement les formes de son engagement avec le monde qui l'entoure.

CONCLUSION: D'UNE VISION LINÉAIRE À UNE VISION TOPOLOGIQUE

Depuis les années 1990, la sociologie de la jeunesse met l'accent sur «l'entrée dans la vie adulte». On insiste sur l'allongement des étapes à cause de la difficile stabilisation professionnelle et l'arrivée plus tardive du premier enfant. On montre également le découplage des différents marqueurs: l'ordre dans lequel ils se manifestent change (Galland, 2011). Alors qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale on voit surtout une simultanéité de ces marqueurs, ils sont aujourd'hui désynchronisés et souvent non-définitifs. C'est pourquoi nous parlons de marqueurs plutôt que de rites de passage.

Un rite de passage implique qu'une fois le processus achevé, c'est-à-dire lorsque le seuil (*limen*) est passé, aucun retour en arrière n'est possible: le

passage est «complet, irréversible et solennel» (Bozon, 2002: 27). C'est ce qu'exprime cette jeune femme de 27 ans: «En fait, c'est ça, on dit adulte comme même si on était dans un rite de passage dans nos têtes qui nous dit "bon à partir de ce moment-là on devrait être adulte". Et à partir de ce moment-là, on devient adulte là-dessus. Mais, pour moi ce sont des trucs qui sont assez flous.» (Claire, 27 ans, Montréal, 2014)

En effet, «la notion de passage se doit d'être relativisée, au regard des formes diverses que peuvent prendre les trajectoires de vie aujourd'hui. Là où les bifurcations remplacent les linéarités d'autrefois, le passage d'un âge à l'autre ne doit plus s'entendre comme le franchissement irrémédiable d'un seuil mais simplement comme une étape» (Vincent-Geslin, 2010: 33).

Mettre en lumière les manières d'ouvrir des espaces d'action autonome par les pratiques culturelles permet de briser cette linéarité. La juxtaposition, parfois la superposition, de ces espaces d'action procure une vision topologique de la jeunesse comme un ensemble de lieux et de moments significatifs plutôt que comme une transition. Une vision topologique implique de faire ressortir l'expérimentation comme caractéristique de la jeunesse, beaucoup plus que le passage graduel d'une étape à une autre.

Ces espaces d'action autonome peuvent être physiquement proches des espaces adultes (la chambre à coucher), ou loin (la rue, le métro). La proximité spatiale ne signifie pas nécessairement sédentarisation, mais elle influence les relations avec le monde adulte. Alors que dans les années 1960 on parlait d'une contre-culture de la jeunesse séparée du monde adulte, il serait plus approprié de nos jours de la qualifier d'une niche de marché puisque la consommation de biens culturels y joue un rôle important. Mais ce qui compte pour les jeunes qui s'ouvrent des espaces d'action autonome, c'est de se soustraire de la domination adulte, de l'enfermement dans le monde adulte (de là la valorisation de la mobilité), et éventuellement de la dépendance. Ces espaces d'action autonome sont contrastés, dans le propos des jeunes, avec le monde des adultes.

Dans notre enquête de 2014, les interviewés montréalais ont décrit les adultes comme des personnes qui savent «juger ce qui est important pour soi», qui savent qui ils sont, qui ont confiance en eux, ont «leurs propres idées», n'ont plus le «réflexe de se remettre en question», qui sont responsables d'eux-mêmes et ont des responsabilités. Devenir adulte pour eux signifie être compétent, débrouillard, «prendre les choses en main», être libre de prendre ses décisions et pouvoir agir tout en répondant de ses actes. C'est également avoir la maturité suffisante pour comprendre les

enjeux « qui ne concernent pas juste soi-même » et savoir vivre en société parce qu'on a appris à gérer ses émotions et à analyser. On sent ici les aspects de maîtrise des interactions et de l'appareillage contractuels soulignés par Pattaroni (2007). La maîtrise des motivations, par contraste, est réservée à ceux que les interviewés décrivent comme jeunes. Être jeune c'est sortir avec les copains, c'est « l'insouciance », « l'ouverture », l'énergie, la liberté, en d'autres termes, c'est « bouger ».

BIBLIOGRAPHIE

Becker, Howard Saul, Pierre-Michel Menger et Jeanne Bouniort (1988)
Les mondes de l'art, Paris, Flammarion : 379 p.

Bhabha, Homi (1994)
The location of culture, London, Routledge : 285 p.

Boudreau, Julie-Anne, Laurence Janni et Olivier Châtel (2011)
Les pratiques de mobilité des jeunes et l'engagement socio-politique. Une comparaison de deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal, Rapport de recherche. Institut national de la recherche scientifique, ISBN 978-2-89575-254-7 : 82 p.

Bourdin, Alain (2005)
La métropole des individus, Paris, Éditions de l'aube : 256 p.

Bozon, Michel (2002)
« Des rites de passage aux premières fois : une expérimentation sans fins » *Rites et seuils, passages et continuités*, Agora Débats/jeunesse, L'Harmattan : 22-33.

Christiansen, Catrine, Mats Utas et Henrik E. Vigh, dir. (2006)
Navigating Youth, Generating Adulthood: Social Becoming in an African Context, Uppsala, Nordic Africa Institute : 272 p.

Clifford, James (1988)
The predicament of culture: Twentieth century ethnography, literature, and art, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press : 398 p.

Corsaro William A. (2001)
We're friends, right? Inside kids culture, Washington, Joseph Henry Press : 264 p.

De Courville Nicol, V. (2011)
Social Economies of Fear and Desire: Emotional Regulation, Emotion Management, and Embodied Autonomy, New York, Palgrave Macmillan : 261 p.

L'autonomie par la mobilité: Pratiques culturelles d'exploration

Galland, Olivier (2011)
Sociologie de la jeunesse, 5^e édition, Paris, Armand Colin : 256 p.

Glevarec, Hervé (2010)
La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial, Paris, La Documentation française : 189 p.

Goffman, Erving (1959)
Presentation of self in everyday life, Carden City, Doubleday Anchor Books : 255 p.

James, Allison, Chris Jenks et Alan Prout (1998)
Theorizing childhood, New York, Teachers College Press.

Katz, Cindi (2004)
Growing up global: Economic restructuring and children's everyday lives, Minneapolis, University of Minnesota Press : 330 p.

Kaufmann, Vincent (2008)
Les paradoxes de la mobilité: Bouger, s'enraciner, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes : 115 p.

Langevang, Thilde et Katherine V. Gough (2009)
« Surviving through movement: the mobility of urban youth in Ghana » *Social and Cultural Geography*, vol. 10, n° 7 : 741-755.

Matthews, Hugh, Melanie Limb et Barry Percy-Smith (1998)
« Changing worlds: the microgeographies of young teenagers » *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, vol. 89, n° 2 : 193-202.

McMillan, Tracy E. (2005)
« Urban form and a child's trip to school: The current literature and a framework for future research » *Journal of Planning Literature*, vol. 19, n° 4 : 440-456.

Nancy, Jean-Luc (1997)
The Sense of the World, Minneapolis, University of Minnesota Press : 210 p.

Octobre, Sylvie et Régine Sirota, dir. (2013)
L'enfant et ses cultures. Approches internationales, Paris, La Documentation Française : 258 p.

Ortar, N., S. Vincent-Geslin, P. Bonnel, P. Pochet, L. Bouzouina, J. A. Boudreau, C. Ribeiro, C. Morency, H. Verreault, et T. Martin. (À paraître)
Évolution de la mobilité des jeunes: réponse à la crise ou tendance de fond? Éléments de réponse à partir d'une comparaison Lyon-Montréal, Rapport de recherche, Forum Vies mobiles.

- Pain, Rachel, Sue Grundy et Sally Gill (2005)**
 «“So Long as I Take my Mobile” Mobile Phones, Urban Life and Geographies of Young People’s Safety» *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 29, n° 4: 814-830.
- Pattaroni, Luca (2007)**
 «Le sujet en l’individu : La promesse d’autonomie du travail social au risqué d’une colonisation par le proche» in Cantelli F., Genard J. L. *Action publique et subjectivité*. Paris, LGDJ, col. Droit et Société, vol. 46: 203-218.
- Pina-Cabral, João de (2013)**
 «World an anthropological examination (part 1)» *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 4, n° 1: 49-73.
- Rasmussen, Claire E. (2011)**
The autonomous animal: Self-governance and the modern subject. Minneapolis, University of Minnesota Press: 232 p.
- Simone, Abdoumalig (2005)**
 «Urban circulation and the everyday politics of African urban youth: The case of Douala, Cameroon» *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 29, n° 3: 516-532.
- Sirota, Régine (2006)**
Éléments pour une sociologie de l’enfance, Rennes, Presses Universitaires de Rennes: 328 p.
- Valentine, Gill (1997)**
 «“Oh yes I can.” “Oh no you can’t”: children and parents’ understandings of kids’ competence to negotiate public space safely», *Antipode*, vol. 2, n° 1: 65-89.
- Van de Velde, Cécile (2007)**
 «Devenir adulte: Quatre modèles européens» in *Agora Débats/Jeunesses*, n° 45: 22-31.
- Vincent-Geslin, Stéphanie (2010)**
Altermobilités, mode d’emploi, Déterminants et usages de mobilités alternatives au tout voiture, CERTU, collection Débats: 172 p.
- Wilkins, Amy C. (2008)**
Wannabes, Goths, and Christians: The boundaries of sex, style, and status, Chicago, The University of Chicago Press: 294 p.